

qu'on m'avait indiqués n'existaient plus et n'avaient pas été remplacés. La police, l'insurrection et le choléra en avaient fait fermer d'autres, et comme à Madrid le nombre n'en a jamais été bien grand, personne ne pouvait me dire s'il en restait encore. Deux à trois individus de mauvaise mine me tiraillaient chacun de son côté pour m'amener, disaient-ils, en maison particulière, où je serais comme un prince. De guerre lasse, j'allais céder à celui dont la figure me semblait la moins patibulaire, quand, sur la porte du bureau, j'aperçus une femme fort jolie et fort éveillée qui lui faisait signe. Je vis tout de suite dans quelle espèce de maison particulière il voulait me conduire; je m'adressai à un commis de la diligence, qui m'indiqua l'hôtel de la *Viscaina*, calle Mayor, n° 1.

Autre difficulté: il n'y avait de porteurs que mes trois bandits qui déjà se disputaient ma valise; je me souciais peu de la leur confier. Un signe de tête du commis me confirma dans mes soupçons et, un moment après, il me dit en français d'attendre qu'ils fussent éloignés et qu'il me procurerait un homme sûr.

En tout autre pays, l'employé aurait fait jeter ces vauriens à la porte; mais en Espagne, et je n'ai eu depuis que trop d'occasions de m'en apercevoir, la canaille est reine, et elle venait tout justement d'en donner une preuve à Madrid en forçant la cour à s'en éloigner. Il ne faisait donc pas bon de se mettre mal avec ces puissants du jour.

Pour détourner l'attention de ceux-ci qui guettaient toujours mon bagage, après l'avoir consigné au commis, je fus faire un tour de rue. Là, nouvelle obsession: la belle moitié du genre humain y attendait l'autre moitié. A peine avais-je fait cent pas, qu'une dame, peut-être celle-là même qui avait voulu me procurer un

logement et qui, en ce moment, était drapée dans un long voile, vint me croiser en jouant de l'éventail et me lancer, en passant, un coup de coude. Je crus que c'était pour se faire faire place, mais bientôt la même manœuvre recommence ; puis arrive une concurrente, puis une seconde, et tant et tant que jamais notre boulevard Italien, dans ses beaux jours, ne m'en avait tant offert. Je ne doutai donc plus que les Espagnols, en conquérant leur liberté, n'eussent aussi émancipé les femmes. Au surplus, la quantité ici ne nuisait pas à la qualité, et ces femmes aux costumes variés, étaient généralement belles.

Plus sage que le paladin Renaud, je ne me laissai pas prendre aux enchantements de ces nouvelles Armide et je m'empressai de rentrer au bureau des diligences où je trouvai un guide qui me conduisit à l'hôtel indiqué.

C'était une noble maison, un palais même, mais je fus étonné de n'y trouver ni porte, ni portier. Un vaste escalier de marbre qu'éclairait faiblement une lampe fumeuse, était ouvert à tout venant. Nous montions, et nous avions déjà dépassé deux étages qu'on ne voyait pas encore trace d'hôtellerie : j'en étais à croire qu'on avait découvert quelque chose de suspect dans mon passe-port, et que c'était dans une maison d'arrêt ou dans un cachot sous les plombs qu'on me conduisait.

Parvenu au troisième étage, l'obscurité était complète. N'ayant jamais vu d'auberge s'annoncer ainsi, j'allais bravement rebrousser chemin ; déjà j'avais dit halte à mon porteur, quand il frappa à une porte qui s'ouvrit immédiatement, et un homme à cheveux blancs, à figure vénérable vint recevoir mon bagage. Cette mine me rendit confiance ; je soldai mon guide et me mis à examiner les lieux, examen qui me satisfit complètement.

Mon hôte avait tout-à-fait la tenue d'un valet de bonne maison. Il avait, en effet, servi en France et parlait pas mal français. C'était le représentant du maître ou le camérier major. Je fis prix avec lui pour un logement fort convenable, et que j'aurais trouvé parfait s'il n'avait pas été si haut; mais l'hôtel ne consistait qu'en cet étage et l'étage supérieur. Les précédents étaient occupés par d'autres locataires qui, entre nous, auraient dû mieux éclairer leur escalier; ils avaient leur excuse, puisque celui de l'hôtel ne l'était pas du tout.

Quoique je n'eusse guère mangé depuis trois jours, les émotions de la soirée étaient loin de m'avoir donné de l'appétit, et le sommeil m'accablait. M'étant approché d'une glace, je fus obligé de regarder deux fois pour me reconnaître. La poussière s'était tellement mêlée à ma barbe, à mes cheveux, et attachée à mon visage que je ne savais plus de quelle couleur j'étais. Mes vêtements aussi avaient changé de nuance; mon paletot de vert était devenu jaune. Un mouchoir, en déteignant sur mon paquet de linge, avait enjolivé de mille dessins mes cravates et mes chemises. Celle que je portais n'était pas plus blanche, le col en était déchiré; enfin, j'en étais à me demander comment, dans un tel costume, on m'avait reçu dans une maison honnête?

Il était trop tard pour aller prendre un bain; je fis apporter le plus grand vaisseau qu'on put trouver dans l'hôtel, et je me lavai de la tête aux pieds, en chargeant le camérier d'en faire autant à mes nippes.

Mon aspersion terminée, c'est avec un plaisir que comprendra celui qui a passé trois jours et deux nuits sur une banquette par des chemins espagnols, que je me disposai à me coucher, quand un incident assez burlesque vint retarder l'instant de ce sommeil tant désiré.

La servante qui n'avait pu entrer, tandis que je m'épongeais, arriva pour mettre les draps au lit. Le camérier, en sortant, tira la porte à lui en laissant la clef dehors. La serrure était faite de manière qu'on ne pouvait plus l'ouvrir en dedans, et, à ma très-grande contrariété, qu'expliquait ma fatigue, je m'aperçus que nous étions enfermés.

Je cours au cordon de la sonnette : il n'y en avait pas. La jeune fille avait commencé par pester contre le domestique, ne doutant pas qu'en ma qualité de Français, les Français ont partout, sous ce rapport, très-mauvais renom, j'allais abuser de son emprisonnement. Lorsqu'elle me vit frapper du pied et rager plus fort qu'elle, cela lui parut si drôle, si inattendu, qu'elle partit d'un éclat de rire dont je demeurai tout abasourdi.

Ma mine étonnée n'était probablement pas propre à la calmer, car ses rires devinrent si bruyants qu'ils firent ce que mes appels n'auraient pu faire : ils furent entendus du vieux domestique qui vint enfin la délivrer. Cinq minutes après, j'étais couché.

Le 3 septembre, je me levai un peu brisé. Dans mon sommeil, je sentais toujours les cahots de la voiture et les mouvements du pauvre petit moribond. Une fois même, je me réveillai en sursaut, croyant tenir son corps froid. J'avais les yeux ouverts et je le sentais encore ; je touchais ses articulations roides et glacées. Dans cette hallucination, il y avait une réalité : c'était mon bras gauche, engourdi par une fausse position, qu'avait saisi ma main droite.

En me levant, je me rendis au bain.

Je revenais complètement approprié quand, traversant une place où se trouvaient des voitures de remise, un des chevaux devant lesquels je passais, enrhumé proba-

blement du cerveau, éternua d'une manière si malheureuse qu'il me couvrit entièrement d'écume et d'avoine à demi-mâchée : chapeau, habit, linge, tout était dans un état pitoyable. Ceci m'aurait contrarié en tout temps, mais dans ce moment, quand mes autres vêtements étaient au dégraissage, c'était désolant.

J'étais près du logis et je me hâtai de rentrer. J'appelai aussitôt les filles de service, en réclamant éponge, savon, serviette, etc. Loin d'arriver, quoique mon accident fût très-visible, elles n'avaient pas l'air de m'entendre : nulle ne bougeait ; seulement, elles levaient par instant les yeux sur moi, faisaient une espèce de moue dédaigneuse, ou semblaient étouffer une envie de rire.

Était-ce le désordre de ma toilette qui excitait leur hilarité ? Je commençais à le croire, quand l'aventure de la veille me revint à l'esprit. Je ne doutai plus que ma riieuse ne l'eût contée à toutes les bonnes de la maison, et de manière à ne pas m'y donner le beau rôle.

Il y avait donc rancune de sa part. Pourquoi ? Comment avais-je pu la blesser ? Ma conduite n'avait-elle pas été exemplaire ?

Ailleurs, elle aurait paru telle ; ici, c'est différent. Les Espagnoles sont délicates en fait de galanterie : on peut les menacer, les battre, les tuer même, mais les dédaigner ! elles ne le pardonnent pas. Jeunes ou vieilles, belles ou laides, cette galanterie ou son apparence est, dans leur conviction, un tribut qu'on leur doit.

Ici, j'avais tout-à-fait manqué de tact. Au lieu de pester contre le camérier, j'aurais dû dire que je lui devais des remerciements de m'avoir procuré un si joli tête-à-tête ; mais que, connaissant la sagesse des dames espagnoles, je n'abuserais pas d'un bonheur que je ne devais qu'au hasard.

Après ce petit préambule, je l'aurais priée d'appeler

elle-même le camérier, et j'aurais pu, sans la blesser, joindre ma voix à la sienne.

Au lieu de cela, qu'avais-je fait? Absolument comme si l'on m'avait enfermé avec une chouette ou une gue-non. Il en résulta ce qu'on vient de voir.

Et les choses n'en restèrent pas là. Tout le temps que je demurai à l'hôtel, je fus la bête noire de ces demoiselles, qui me servirent le plus mal qu'elles purent et ne me rencontrèrent jamais sans me rire au nez. Voyez à quoi sert la vertu en Espagne: Joseph y eût été lapidé.

Ne pouvant rien obtenir de ces filles entêtées, j'eus recours à mon vieux camérier qui, dès ce moment, devint ma Providence, et mon habit fut par lui remis en état.

Quand je m'apprêtai à sortir, il me conseilla de ne pas m'aventurer dans certains quartiers. Il était même d'avis que je me fisse accompagner par deux gardes-du-corps bien armés, mais je pensai qu'un seul suffisait, d'autant plus que celui qu'il m'avait choisi se nommait Alexandre. Quant aux armes, je n'en voulus pas, bien convaincu que, contre une foule, elles servent moins à se défendre qu'à se faire tuer. Alexandre n'en garda pas moins son couteau catalan, arme dont un véritable Espagnol ne se sépare pas plus qu'un Corse de son fusil et un Transteverin de son stylet.

Mon conducteur était de Madrid. En bon patriote, il commença par m'en faire un magnifique éloge; c'était, selon lui, la première capitale du monde. Il est vrai qu'il n'en avait pas vu d'autres, et ses voyages en France n'avaient pas dépassé Bayonne. Il me dit que Madrid avait trois cent mille habitants; il en fallait rabattre cent mille au moins, mais il en savait autant à cet égard que l'administration elle-même. On ne s'oc-

cupe pas plus ici de statistique et de dénombrement que chez les Turcs, et personne ne sait au juste quelle est la véritable population.

Ce qui frappe tout d'abord en arrivant, c'est l'activité qui règne dans les rues, si toutefois on peut appeler activité le concours de gens qui vont, qui viennent, crient, chantent, se pressent, se poussent, se culbutent, et tout cela sans trop savoir pourquoi.

Partout, et notamment sur les places et dans les carrefours, les choses se passaient ainsi : il semblait que la population entière fût devenue folle. Quoiqu'il fut de bonne heure, une foule de femmes que je reconnaissais facilement pour être de la même profession que celles que j'avais vues la veille, circulaient au milieu des groupes. De temps en temps, elles étaient accostées par un des causeurs ; d'autres leur adressaient de grossières plaisanteries ou, par manière de caresses, les frappaient rudement. Quelques-unes semblaient à peine sortir de l'enfance ; la plupart étaient jolies, bien faites, bien mises, et paraissaient, sous plusieurs rapports, bien supérieures aux brutes qui les malmenaient. Je n'en ai pas vu une seule faire un geste indécent ni prononcer une injure : toutes supportaient ces brutalités sans se plaindre, sans répondre, parfois même elles affectaient de rire.

Deux de ces femmes vinrent me parler ; leurs manières étaient décentes, leurs voix douces et harmonieuses : je ne compris pas ce qu'elles me disaient.

Au moment où elles s'éloignaient, un jeune drôle s'avança pour en frapper une. Alexandre trouva la chose mauvaise et le prévint par une bourrade qui l'envoya par terre. Il se releva sans mot dire. Telles sont les gâtés du pays.

Ce n'est qu'à Madrid que j'ai vu maltraiter les femmes

par façon de jeu, et absolument comme on le faisait des mules. En est-il toujours ainsi? Et, elles-mêmes, ont-elles, en temps ordinaires, le droit de circuler à toute heure? Je ne puis le croire. Ceci tenait à l'état de révolution. Nous étions dans un carnaval politique, et la police, s'il y en a, car je n'en voyais l'ombre, trouvait que les choses allaient assez bien tant qu'on ne s'égorgeait pas.

Le choléra faisait aussi quelques ravages à Madrid. Bien des gens assuraient qu'il en faisait beaucoup, mais on ne le traitait pas comme partout. Ailleurs, on aurait été au médecin ou à l'église. Ici, on allait au cabaret. Tous étaient pleins; on faisait queue à la porte. Alexandre, qui voyait que cette manière de faire me donnait une triste idée de ses concitoyens, en paraissait fort humilié, et, pour sa défense, il assurait que tous ces gens-là étaient des étrangers.

Le peu de propreté des rues, dont plusieurs sont fort belles, notamment celles de Toledo, d'Alcala, de Fuen-carral, d'Atocha, de San-Bernardino, calle Mayor, tenait sans doute aussi à la circonstance ou à l'anarchie du moment.

Madrid ne brille pas par ses alentours. La ville est bâtie dans une plaine aride. Sa rivière, le Mançanarez, dont le cours n'excède pas vingt-cinq lieues, n'est qu'un torrent qui compte sur la pluie pour avoir de l'eau. Sa source est dans les montagnes de la Sierra.

Mon guide qui, je ne sais pourquoi, me prenait pour un savant, voulut, pour commencer notre promenade, me conduire au muséum d'histoire naturelle. Aucun pays, plus que l'Espagne, n'était à portée de réunir une riche collection des productions des Deux-Mondes. Que de merveilles ne posséderait-elle pas en antiquités si, dès le temps de la découverte de l'Amérique, au

lieu de détruire les statues et de brûler les manuscrits, elle en eût enrichi sa capitale? Quelle perte l'ignorance a causé aux arts et à l'histoire!

Dans l'étude de la nature, le dommage est plus réparable, et l'Espagne marche sur la voie des nations civilisées. Son cabinet des fossiles et d'anatomie comparée a peu de choses encore, mais il possède un morceau probablement unique. C'est un squelette presque entier de mégathérium, trouvé au Paraguay, dans un état de conservation admirable. La taille de ce quadrupède antédiluvien égale presque celle d'un éléphant. Malheureusement, il manque quelques parties du train de derrière qui, m'a-t-on dit, sont à Londres. L'Angleterre, dans l'intérêt de la science, devrait en faire présent à l'Espagne. C'est ce que feraient beaucoup de particuliers, et, pour mon compte, j'ai été quelquefois assez heureux pour combler des lacunes dans les musées publics. Ce devrait être le but de tous les amateurs, car les collections particulières, lorsqu'elles tombent, ce qui arrive souvent, entre les mains d'héritiers ignares, divisées par lots, vendues ou jetées, sont perdues pour la science.

Après la visite du cabinet d'histoire naturelle, je vais à la bibliothèque. J'y trouve, en double, mon *Histoire des monuments celtiques et antédiluviens*.

Je suis reçu par les conservateurs don Agostino Duran et don Basilio-Sébastien Castellanos. Ces messieurs me font gracieusement les honneurs du lieu et me montrent plusieurs manuscrits très-curieux et inconnus jusqu'alors, que la suppression des couvents a amenés à ce dépôt central.

En reconnaissance de ce bon accueil, je fais don à la bibliothèque de quelques volumes qui y manquent.

Je visite ensuite la collection des médailles, qu'on dit s'élever à cent cinquante mille. Il y en a un certain

nombre, antérieures à l'occupation romaine, qui sont loin d'être des modèles comme art et dessin, mais qui sont, certainement, fort rares et peut-être uniques.

De là, nous nous rendons au palazzo reale, construit par Philippe II. C'est la résidence de la reine. Les pilastres, en granit blanchâtre, qui se détachent sur le bâtiment construit en pierres calcaires tirant sur le jaune, sont d'un effet très-monumental. Quarante-deux statues, de dix pieds de hauteur, représentant les rois et les reines d'Espagne, entourent la place qui fait face au palais. Ces statues étaient autrefois sur le palais même et devaient y faire merveille; mais leur poids énorme fatiguait l'édifice: on a craint les accidents et on les a mis où elles sont.

Nous allons à la salle de l'Opéra, dont la façade est fort belle. Nous ne pouvons visiter l'intérieur: l'absence de la cour et le choléra ont fait suspendre les représentations.

Il en est de même des combats de taureaux et des fêtes de tous genres. Il n'y a de récréation, en ce moment, à Madrid, que la promenade et la conversation des vierges folles dont j'ai parlé, qui, seules, sont chargées d'entretenir la joie de la cité. Mon guide me disait très-sérieusement, car en véritable Castillan il ne riait jamais, que c'était par mesure hygiénique et comme préservatif, qu'on les laissait ainsi courir partout, les médecins ayant déclaré que la tristesse était très-propre à donner le choléra. Voilà, certes, un remède dont on ne s'était pas encore avisé.

Nous entrons à l'armeria reale, ou musée royal d'artillerie, qui l'emporte sur tout ce que j'avais vu en ce genre.

Parmi les armures, je remarque d'abord celles de plusieurs cardinaux, entre autres l'armure du cardinal

Sisnero avec les marques de quatre balles dont il fût, dit-on, atteint.

Une autre armure ecclésiastique est celle du cardinal Mendoza. Puis viennent celles de Christophe Colomb, en couleur de deuil, noire et blanche, et celle que Don Juan d'Autriche portait à la bataille de Lépante.

Le casque de Boabdil et son sabre, pris à la bataille de Grenade, sont aussi bien travaillés que tout ce qu'on ferait aujourd'hui.

On nous montre un hausse-col d'argent, ciselé, monté sur fer, représentant la bataille de Pavie : il fut porté par Philippe II ; un canon de douze, en fer forgé ; la chaise de Charles-Quint et l'armure qu'il avait lorsqu'il sortit de Rome après y avoir été sacré empereur d'Autriche et couronné roi des Espagnes ; un casque ayant appartenu également à Charles-Quint et représentant la conquête de Grenade.

Le lit de camp du même empereur, lit qui le suivit dans toutes ses campagnes, n'est qu'une grande malle ayant la forme de ces berceaux à capuchon où l'on couche les enfants. Ce lit est en bois et en cuir, sans le moindre ornement.

L'épée de Don Juan d'Autriche a six pieds deux pouces de longueur.

Viennent ensuite : l'épée du Cid ; celles de Christophe Colomb, d'Isabelle-la-Catholique et de Cervantès. Cette dernière large de trois pouces, longue à l'avenant, semble avoir été faite pour le héros de son roman.

L'épée de François I^{er} et son casque. On les montre aussi à Paris : probablement qu'ils étaient doubles, ou bien qu'en les rendant à la France l'Espagne en a gardé le *fac-simile*.

L'épée de Pierre-le-Cruel ; une suite d'armes mauresques et de lames dites *de Tolède*.

L'armure de Fernand Cortès, etc., etc.

Il y a telle de ces armures dont le casque seul, par la finesse des ciselures et le nombre de figures qu'il porte, doit avoir exigé des années de travail. L'armure complète devait coûter des sommes considérables, et les souverains seuls pouvaient les payer. Parure ou défense, il est douteux qu'ils les portassent souvent; leur poids devait écraser l'homme le plus fort. Mais c'était le luxe du temps.

J'étais sorti sans déjeuner. Mon cicérone me conduisit dans une espèce de café-restaurant où l'on me servit, à un prix raisonnable, du jambon frit, des côtelettes et du café. Le tout, y compris le repas de mon suivant, me coûta un peu moins de quatre francs. Encore m'avait-on porté pour soixante-quinze centimes un petit verre d'eau-de-vie que j'avais fait ajouter au menu de mon homme; mais c'était du Cognac, et je ne savais pas que ce qui coûte dix centimes en France fût payé soixante-quinze centimes en Espagne.



CHAPITRE XI.

Suite de Madrid. — Le Prado. — La leçon de français. — La Bohémienne.

Après déjeuner, mon conducteur me proposa de voir les écuries et leurs dépendances : je ne m'en souciais pas ; il insista : je cédaï et je fis bien.

Les plus beaux attelages étaient partis avec la reine ; je ne trouvai, en chevaux et en mules, rien qui fut à citer ; mais parmi les voitures il y en avait d'une richesse vraiment fabuleuse. Celle de la Couronne, faite en 1833, à Madrid, a coûté soixante-quinze mille piastres ou plus de quatre cent mille francs : le siège seul, recouvert d'un tapis dont chaque gland pèse une once d'or, vaut vingt-cinq mille piastres. L'intérieur de la voiture est en soie brodée à la main et représente des vues de Cadix.

D'autres voitures moins riches, sans être moins élégantes, sont beaucoup plus légères, entre autres celle qui fut donnée à Charles IV par Napoléon.

Une galerie spéciale est destinée aux harnais. Il y en a de plaqués en or ou en platine, d'autres sont en argent massif. Les livrées des domestiques, les housses et les caparaçons des chevaux sont surchargés de galons ou de broderies d'or fin.

On voit une suite de selles qui ont servi à la reine depuis son enfance. Ces selles ressemblent assez à des fauteuils. On peut, à leurs dimensions, voir les progrès qu'à fait l'embonpoint de la souveraine. La dernière ou celle dont elle se sert aujourd'hui, est dans les plus vastes proportions.

Plus loin est la voiture d'ébène de Juana-la-Loca (Jeanne-la-Folle), dans laquelle elle portait constamment le corps de son mari, enfermé dans un cercueil. Est-ce vrai? L'histoire le dit, et cet équipage ressemble parfaitement à un corbillard. On sait qu'elle était femme de Filippo Hermoso (Philippe-le-Beau) et mère de Charles-Quint. Philippe-le-Beau, dit aussi la tradition, ne l'était pas seulement pour elle : ses infidélités contribuèrent à faire perdre la tête à la pauvre femme ; et, quand il mourut, il allait la faire enfermer. Elle ne l'ignora pas ; l'amour qu'elle lui porta, même après son décès, était donc tout désintéressé. Fut-elle réellement folle? C'est là un problème historique tout aussi peu soluble que l'impuissance d'Alphonse de Portugal, la folie de Charles VI, etc. La rancune des moines, la malignité des courtisans et l'ignorance d'un peuple ont trop souvent qualifié le souverain.

Si l'on en juge à ce luxe de livrées et d'équipages, les cérémonies de cour et les cortèges officiels doivent avoir, en Espagne, un éclat qu'ils n'ont pas ailleurs. Les capitaux ensevelis dans cette masse d'ornements et de livrées sont considérables ; mais ces costumes durent longtemps et épargnent les frais d'un renouvellement

annuel. Beaucoup, on s'en aperçoit à leurs formes, sont arrivés de règne en règne jusqu'aux souverains actuels.

En sortant, nous nous arrêtons sur une terrasse du palais d'où l'on voit la montagne et le jardin dit : *del principe Pio*, dont ce prince a fait une promenade publique. De l'autre côté, je vois la campagne sablonneuse que j'ai traversée en venant et qui rend si tristes les abords de Madrid. Nous sommes ici à peu près au centre de l'Espagne. La tour, au pied de laquelle nous avons passé avant de descendre dans la plaine qui conduit à Madrid, indique, dit-on, ce milieu de la Péninsule.

Je vais au musée qui contient, d'après le catalogue, des tableaux par milliers. Le nombre ne fait rien, si le mérite des maîtres ou de l'exécution n'y répond pas. Or, j'avais si souvent entendu dire que l'Espagne avait été dépouillée de tous ses chefs-d'œuvre et qu'il n'y avait pas un général français, pas même un colonel, qui n'en eût emporté une riche collection, que j'étais convaincu qu'il n'en restait plus un seul qui valut la peine d'être regardé. On peut penser si je fus étonné, après avoir parcouru la première salle, de me trouver entouré de chefs-d'œuvre. Je ne crains donc pas d'affirmer que la galerie de Madrid est une des plus riches qui existent.

Pour en donner la description, il aurait fallu la voir en détail, ce qui eut demandé plusieurs semaines. Je ne citerai donc que quelques morceaux qui m'ont plus particulièrement frappé.

Je m'arrête, d'abord, devant trois *Assomptions de la Vierge*, dont une de Murillo vaut, selon moi, celle que nous avons payée six cent mille francs.

Je remarque un *Saint Jérôme* et une *Vierge*, par Ribera ; une *Fontaine*, par Velasquez, et divers portraits en pied

de princesses de la maison d'Autriche, dont le costume est vraiment des plus étranges.

Dans un grand tableau également de Velasquez, représentant le *Combat de Cadix*, je retrouve la chaise de Charles-Quint.

La *Coronation dei Bevedori*, du même peintre, fixe aussi mon attention, ainsi qu'un *Saint Sébastien*, de Ribera; un *Prométhée*, dont j'ai oublié l'auteur; une *Tentation de saint Antoine*, des *Pâtineurs*, etc., etc.

Le local, qui se compose d'une rotonde et de plusieurs salles, est beau, mais il aurait pu être plus utilement distribué et surtout mieux éclairé. C'est une chose bien difficile que de placer convenablement les tableaux. Un jour plus ou moins favorable, influe sans doute beaucoup sur l'effet d'une peinture, mais ce qui agit peut-être plus encore, c'est le voisinage. On ne peut s'imaginer combien un bon tableau peut nuire à un autre tout aussi bon, ou contribuer à le faire ressortir. Obtenir cette harmonie dans un musée, ou tout au moins éviter le rapprochement des tons qui se heurtent et s'écrasent, est un talent presque aussi grand que celui de l'harmonie des couleurs, ou la parfaite justesse des accords : aussi est-il peu commun.

A l'hôtel, je trouve un dîner propre et bien servi : chose rare en ce pays. Il n'y a pas un seul Espagnol à table; les convives sont des Anglais, des Allemands, des Américains. On n'y échange pas une parole; chacun mange silencieusement ce qu'on lui sert. Tout ce monde boit à grand verre un vin rouge, fumeux, et que je ne puis supporter qu'à force d'eau. L'Espagne, si riche en vins de dessert, n'offre, pour la consommation journalière, que des vins peu agréables. Il serait très-facile d'en avoir d'excellents et de légers : on y est parvenu à Naples et dans quelques parties de la Sicile. Mais

l'Espagnol, comptant sur la Providence, reçoit ce que Dieu lui donne et comme il le donne : s'il n'est pas bon, c'est à Dieu à le rendre meilleur.

Le soir, après avoir traversé la Puerta del Sol, petite place, où, jour et nuit, le peuple, en ce moment, tient ses assises, je suis la rue d'Alcala qui me conduit au Prado. Cette promenade, où tant de romanciers ont fait naître les amours de leurs héros, est la seule ressource des désœuvrés depuis la fermeture des théâtres. Tout ce qui restait encore à Madrid de la foule élégante, s'y trouvait. Les femmes y étaient beaucoup plus nombreuses que les hommes. Quant aux équipages et aux cavaliers, on pouvait les compter : la richesse se cache, quand la pauvreté règne.

Je m'étais fait une si grande idée du Prado, qu'en le voyant, je me dis : Ce n'est que cela ! Néanmoins, après en avoir fait le tour, je reconnus que c'était une belle promenade. Elle se compose de deux allées principales, au milieu desquelles est une chaussée où circulent les voitures et les chevaux. Cela ressemble un peu à la route de Paris à Saint-Denis.

Mon cicérone m'avait parlé du salon de Paris où, me disait-il, se réunissait le beau monde, et j'étais fort empressé de trouver ce salon. M'imaginant que l'avenue, où circulait la foule, y conduisait, j'allai jusqu'au bout. Là, je ne vis rien ; seulement chacun faisait volte-face et retournait sur ses pas. Enfin, tout en cherchant cet introuvable salon, je remarque que, vers le milieu de l'allée, il y avait des chaises où les femmes s'asseyaient pour jaser et jouer de l'éventail. Je compris alors que c'était là ce qu'on appelait le salon de Paris.

J'étais fatigué ; la soirée était belle et chaude, je pris place dans ce boudoir en plein air. Peu après, deux femmes en noir et en véritable costume castillan, vinrent pour

s'asseoir, mais il ne restait qu'une seule chaise inoccupée. J'en avais loué deux, je leur en présentai une. Elles l'acceptèrent en me remerciant.

A l'aide de l'italien et du dictionnaire, je commençais à balbutier quelques mots d'espagnol. C'était le cas d'en faire l'essai. J'arrangeai une petite phrase et je l'adressai à ma voisine qui, s'apercevant de mon ignorance, me répondit en français. Elle n'y était pas beaucoup plus savante que moi en espagnol. N'importe, la conversation s'engagea, et, comme font à peu près toutes les étrangères, elle me questionna sur Paris où elle aurait bien voulu aller, ajoutant qu'elle ne mourrait pas contente, si ce vœu ne se réalisait pas. Je lui dis qu'elle avait bien du temps devant elle pour voir son souhait s'accomplir. En effet, elle paraissait avoir à peine vingt ans. Elle me demanda si j'étais depuis longtemps à Madrid, et comment j'y trouvais les dames? C'était pour me faire dire qu'elle était jolie, et je le lui dis, car je me rappelais la rancune de la jeune camériste et je ne me souciais pas de me mettre à dos toutes les femmes de Madrid. Au surplus, ici je ne disais que la vérité.

Elle voulut savoir ensuite si j'étais marié. Après lui avoir répondu négativement, je lui fis la même question. Elle m'apprit qu'elle ne l'était pas, que la dame qui l'accompagnait était sa belle-sœur, et elle me montra son mari. C'était un beau jeune homme, portant l'épaulette et qui se promenait avec d'autres officiers. Elle ajouta qu'il viendrait bientôt les chercher pour faire un tour dans les allées. Je lui demandai s'il ne trouverait pas étrange que je causasse ainsi avec elle? Elle me dit que non, parce que j'étais étranger et qu'il verrait bien que j'étais un *cabaleros*. Alors, je lui remis ma carte. Elle la montra à sa belle-sœur en prononçant quelques mots en espagnol.

Dans ce moment passa un attaché à la légation de France, que j'avais vu quelques heures avant à l'ambassade où je m'étais présenté selon l'usage : il vint à moi en me disant que l'ambassadeur, regrettant de ne pas me voir, m'avait écrit pour m'inviter à passer la soirée chez lui le lendemain.

Pendant cette conversation arriva l'officier, beau-frère de ma voisine : il connaissait l'attaché et ils causèrent quelques instants. Celui-ci prit ensuite congé et alla rejoindre un groupe qui passait. La jeune femme avait remis ma carte à son mari, et quand les deux dames se levèrent et que je les saluais en m'apprêtant à me rasseoir, la demoiselle me demanda si je ne me promenais pas ? L'invitation était directe, j'en compris aussitôt le motif ; c'était celui qui, en pareille circonstance, m'avait valu, en Allemagne, la même politesse : elle voulait prendre une leçon de français et faire croire en même temps à ceux près de qui nous passions qu'elle le savait. Aussi notre conversation ne fut-elle rien moins que mystérieuse : elle élevait la voix le plus haut qu'elle pouvait. Son frère le parlait moins bien qu'elle, mais de temps en temps, après avoir silencieusement étudié sa phrase, il s'aventurait dans notre conversation.

Nous fîmes ainsi je ne sais combien de tours d'allées, car la jeune fille ne semblait nullement disposée à abrégé la leçon qui, nonobstant la gentillesse de l'écolière, commençait à me paraître un peu longue : j'étais véritablement exténué. Enfin, sa belle-sœur, que cela amusait beaucoup moins, témoigna le désir de s'en aller ; elle prit le bras de son mari. Ma voisine, bien que ce ne soit guère l'usage ici, s'empara du mien, absolument comme elle eût fait d'un livre dont on veut achever la lecture avant de le rejeter sur la table ;

car ne vous y trompez pas, ces gracieusetés n'étaient pas à l'adresse de l'homme, mais bien à celle de la langue française, et elle ne m'aurait seulement pas regardé si j'avais parlé allemand ou hollandais.

Ainsi tenu, il n'y avait pas moyen de m'échapper, et causant toujours, nous arrivâmes jusqu'au logis de la famille, où son frère m'engagea à entrer. Il était fort tard et j'avais tant babillé que j'en avais presque une extinction de voix; je pris donc congé après avoir promis de revenir le lendemain.

Quand je fus seul, je m'aperçus que j'étais dans un quartier que je ne connaissais pas et qu'il s'agissait, chose à laquelle je suis rarement habile, de retrouver mon chemin: j'aurais pu le demander, mais les figures que je rencontrais ne m'inspiraient guère de confiance. A cette heure, dans les rues de Madrid, les honnêtes gens ne sont pas en majorité; des bandes de vagabonds les parcouraient en hurlant et en courant après des filles qui se sauvaient à leur approche. Beaucoup étaient ivres. Quelquefois en passant près de moi, me reconnaissant pour Français, ils criaient, je ne sais trop pourquoi: *Viva la Republica!*

J'aperçois un groupe où l'on causait assez tranquillement. Je demande la calle Mayor. L'un des causeurs se détachant, s'offre de me conduire. Je le suis, mais je découvre que deux autres marchent derrière lui, en se glissant le long des murailles. Bientôt je me trouve à l'entrée d'une rue étroite et obscure; je veux rétrograder, les deux individus de l'arrière-garde me ferment le passage.

J'étais pris au trébuchet et je vis que j'allais être dévalisé. J'avais peu d'argent sur moi, la perte était donc réparable. Mais ces gens-là ne voudraient-ils pas se dédommager sur mes habits, voire même sur ma

peau? Telle était la réflexion que je faisais, en regardant à droite et à gauche s'il ne surgirait pas quelque libérateur ou quelque moyen de salut. Le ciel me l'envoya. Une espèce de soldat sortit d'un des bouges qui bordaient cette ruelle. Son uniforme, son sabre qu'il trainait bruyamment, effrayèrent mes drôles qui s'arrêtèrent indécis. Alors il me suffit de deux à trois bourrades pour m'ouvrir le chemin et me trouver dans une rue plus honnête.

Je devais m'attendre à de telles rencontres, on m'en avait prévenu. Il faut ajouter qu'elles ne sont pas ordinaires à Madrid; c'était la suite des circonstances et la répétition de ces jours parisiens dits: *des lampions*.

Je rentrai chez moi sans autre alerte, non toutefois sans m'être secoué pour m'assurer que quelque stylet ne m'était pas resté entre cuir et chair.

Le 4, je me lève de bonne heure, avec l'intention d'aller prendre un bain dans une rivière quelconque, et je me mets à battre la ville pour la trouver. J'arrive à la puerta de Alcalá qui est une des belles entrées de Madrid. De là, je vais à la plaza de Toros, où se donnent les combats. Ainsi déserte, elle est fort triste: il en est autrement quand la foule s'y réunit, et c'est, dit-on, un spectacle des plus curieux. Je parle des spectateurs, car la boucherie des taureaux, dont j'ai vu ailleurs quelque échantillon, n'a rien qui me séduise.

Je revois le Prado, dont la veille je n'avais pu embrasser l'ensemble. C'est une noble promenade qui n'a contre elle que sa régularité: elle manque d'imprévu. Ses fontaines sont justement citées. Sous ce soleil brûlant, l'eau fraîche et limpide a un grand charme. Malheureusement, on ne se baigne pas dans celle-ci, et c'est un bain que je cherche.

Je traverse la plaza de Alocha, puis j'arrive dans un

grand carré partagé en plusieurs allées où de très-beaux arbres, massés en voûte, mettent à l'abri du soleil quand il en fait; mais c'était contre la pluie qui tombait à verse que je venais chercher un refuge.

Ce lieu est, je crois, ce qu'on appelle Buen retiro. Si ce n'est son nom, c'est celui que je lui donne, car j'y suis absolument seul. D'un côté sont des maisons inhabitées ou en ruines; de l'autre des baraques qui doivent être, si j'en juge au linge étalé, des établissements de blanchisseuses. La rivière que je cherche ne peut donc être loin.

Pour attendre la fin de la pluie, je m'assieds sur un banc au pied d'un arbre. J'y suis comme sous un toit. Une femme passe avec un panier de raisin. Je lui propose de m'en vendre quelques grappes. Elle semble ne pas me comprendre. Je lui montre de l'argent: c'est la langue universelle. Elle m'entend alors, et me présente trois belles grappes. Je lui donne une pièce d'un franc, en lui faisant signe qu'elle peut la garder. Mais elle ne l'entend pas ainsi, et m'offre d'autres grappes. Je lui dis que j'en ai assez. Elle n'en tient compte, et, comme je refusais de les prendre, elle les pose sur le banc et, quoique je puisse dire, elle continue d'en mettre jusqu'à ce qu'il en soit couvert. Puis, me tournant le dos, elle me laisse là comme Silène sous la vendange.

J'en mange une grappe, deux grappes, trois grappes, mais il en restait une douzaine encore, et je me demandais ce que j'en ferais, regardant si je n'apercevrais pas quelque gamin disposé à me venir en aide, mais il n'y en avait pas. Une seule figure se montrait dans ce vaste espace: c'était une femme bizarrement costumée de noir, de rouge et de jaune. A mesure qu'elle approchait, je pus, à son teint olivâtre, à ses yeux brillants comme ceux d'un lynx, reconnaître une Bohé-